

MONICA McCARTY

Le chef



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Monica McCarty

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, elle s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les MacLeods*, *Le clan Campbell* ou *Les chevaliers des Highlands*. Elle est aujourd'hui une auteure incontournable de la romance historique.

Le chef

Aux Éditions J'ai lu

LES MACLEODS

- 1 – La loi du Highlander
N° 9332
- 2 – Le secret du Highlander
N° 9394
- 3 – La fierté du Highlander
N° 9535

LE CLAN CAMPBELL

- 1 – À la conquête de mon ennemie
N° 9896
- 2 – Le proscrit
N° 10032
- 3 – Trahi
N° 10084

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS

- 1 – Le Chef
N° 10247
- 2 – Le Faucon
N° 10413
- 3 – La Vigie
N° 10511
- 4 – La Vipère
N° 10609
- 5 – Le Saint
N° 10696
- 6-La Recrue
N° 10785
- 7- Le Chasseur
N° 10906
- 8 – Le Brigand
N° 10996
- 9 – La Flèche
N° 11146
- 10 – Le Frappeur
N° 11487
- 11 – Le Roc
N° 11564
- 12 – Le Spectre
N° 11588

MONICA
McCARTY

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS – 1

Le chef

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE CHIEF

Éditeur original
Ballantine Books, an imprint of Random House
Publishing Group, a division of Random House, Inc., New York

© Monica McCarty, 2010

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

Remerciements

Un grand merci à la bande habituelle pour son aide dans le lancement de cette série : Kate Collins (mon éditrice géniale), Andrea Cirillo et Annelise Robey (mes agents tout aussi géniaux), toute l'équipe de Ballantyne, Emily Cotler et Claire de chez Wax Creative.

Je n'ai pas de médecins à remercier pour ce livre (sans doute la prochaine fois, Nora et Sean), mais je tiens à exprimer ma gratitude à Sharron Gunn, auteur comme moi et historienne spécialisée dans l'Écosse, pour ses traductions du gaélique.

Enfin, merci à Dave, Reid et Maxine. Votre soutien compte énormément pour moi (même s'il est parfois donné à contrecœur). Au fait, quand je vous répète qu'il ne faut pas embêter Maman parce qu'elle travaille, ce que je veux vraiment dire, c'est que je vous aime.

À Jamie et Nyree,
les premiers à avoir entendu parler de cette histoire
et qui m'ont aidée à trouver un endroit où l'écrire.
Je vous remercie pour vos esprits brillants,
vos encouragements et votre amitié.
Que deviendrais-je sans vous
(à part passer beaucoup moins de temps au téléphone) ?
Vive les Cardinals (et la SSRW) !

Avant-propos

L'an treize cent cinq de notre Seigneur

Après neuf ans d'une guerre sanglante, l'Écosse est tombée entre les mains des Anglais. Édouard Plantagenêt, l'homme le plus impitoyable et le plus puissant du monde chrétien, est assis sur le trône pendant que William Wallace, le farouche partisan d'une Écosse libre, croupit dans une prison anglaise. Tout semble perdu. Les voix de la rébellion ont été écrasées par le « Marteau des Écossais ».

Pourtant, alors qu'on la croyait définitivement éteinte, la flamme de la liberté brûle à nouveau. En dépit d'obstacles apparemment insurmontables, Robert Bruce, comte de Carrick et seigneur d'Annandale, revendique le trône d'Écosse.

Il n'y parviendra pas seul.

Il existe une légende perdue dans les brumes du temps, oubliée de tous sauf de quelques-uns, celle d'un groupe secret de guerriers triés sur le volet par Bruce lui-même. Ils viennent des quatre coins des Highlands et des Hébrides extérieures pour former le corps d'élite le plus redoutable que le monde ait connu.

En des temps où la frontière entre la vie et la mort n'est plus qu'une ombre fugace, la garde de Highlanders de

Bruce ne reculera devant rien pour que l'Écosse soit libérée du joug anglais.

Voici les histoires de ces hommes qui ont répondu à l'appel de la liberté et ont aidé à forger une nation.

Prologue

D'aujourd'hui à la fin du monde, on se souviendra de nous, de notre petite bande, de notre heureuse petite bande de frères ! Car celui qui aujourd'hui versera son sang avec moi sera mon frère.

WILLIAM SHAKESPEARE,
Henry V, acte IV, scène 3

*Lochmaben Castle, district du Dumfries and Galloway,
Écosse, 28 août 1305*

— William Wallace est mort.

L'espace d'un instant, Robert Bruce, comte de Carrick, seigneur d'Annandale et ancien co-gardien du royaume, resta sans voix. Depuis sa capture quelques semaines plus tôt, tout le monde savait que Wallace était condamné, mais cela ne rendait pas l'annonce de sa mort moins brutale. L'espoir que « William au cœur brave » avait fait naître en lui, et en tous les Écossais ne supportant plus la tyrannie anglaise, vacilla un instant.

Le défenseur de l'Écosse n'était plus. C'était à Bruce que revenait désormais de porter le flambeau, s'il l'acceptait. C'était une mission difficile et périlleuse,

comme le sort de William venait de le prouver. Il avait tout à perdre.

Bruce chassa ces sinistres pensées de son esprit et se tourna à nouveau vers son ami le prélat, le remerciant d'un signe de tête. Il lui fit signe de s'asseoir sur un banc près du feu. William Lamberton, évêque de St. Andrews, était trempé jusqu'aux os et semblait sur le point de défaillir d'épuisement. On aurait dit que c'était lui qui avait chevauché nuit et jour depuis Londres pour apporter la nouvelle.

Bruce souleva la dame-jeanne posée sur la console, remplit un gobelet de vin rouge sang et vint s'asseoir près de lui.

— Tiens, bois ça, lui dit-il. Ça te fera du bien.

Ils en avaient tous les deux besoin.

Lamberton murmura un remerciement et but une longue gorgée. Bruce fit de même. L'alcool fruité lui laissa un goût acide dans la bouche.

Baissant la voix, il demanda :

— Comment ?

Lamberton lança un regard autour d'eux. Avec son visage rond et juvénile, et son nez rougi par le froid, il ressemblait à un lièvre grassouillet flairant le danger. Toutefois, Bruce ne se laissait pas leurrer par l'allure inoffensive du prélat, car derrière ce masque se cachait un esprit aussi vif, habile et retors que celui du roi Édouard en personne.

— On peut parler ? demanda l'évêque.

Bruce acquiesça. Lamberton avait raison d'être prudent. Ils se trouvaient seuls dans l'appartement privé de Bruce, mais Lochmaben Castle appartenait désormais à Édouard. Le roi d'Angleterre avait beau l'appeler son ami, il ne lui faisait pas confiance. C'était un tyran, certes, mais un tyran malin.

— Personne ne peut nous entendre, assura Bruce. J'ai fait le nécessaire. Raconte-moi.

Il dévisagea Lamberton, dont les yeux noirs reflétaient les horreurs de ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Il a été exécuté comme un traître.

Bruce tiqua et crispa les mâchoires, puis il fit signe à l'évêque de continuer.

— Ils l'ont traîné derrière un cheval sur des kilomètres dans les rues de Londres, jusqu'à Smithfield Elms. Là, ils l'ont pendu et équarri, mais pas avant d'avoir tranché sa virilité, de l'avoir éviscéré et d'avoir brûlé ses entrailles sous ses yeux. Sa tête repose sur un pieu au sommet de Tower Bridge.

Bruce bouillonnait de rage.

— L'orgueil d'Édouard le rend idiot, lâcha-t-il.

Lamberton lança à nouveau un regard à la ronde. Il n'y avait aucun mouvement suspect hormis les ombres vacillantes des chandelles sur les tapisseries. Il avait raison d'avoir peur. Des hommes avaient été envoyés au cachot pour moins que ça. Constatant que les soldats ne faisaient pas irruption dans la pièce, il se détendit légèrement.

— En effet, déclara-t-il. La vengeance d'Édouard a fait de Wallace un martyr puissant. Son spectre le hantera beaucoup plus qu'il n'aurait pu le faire de son vivant. Commettre une telle erreur ne lui ressemble pas.

— Que veux-tu, c'est un Plantagenêt.

Lamberton acquiesça. La famille royale d'Angleterre était célèbre pour ses crises de colère assassines. Bruce en avait essuyé plus d'une. Jusque-là, il était parvenu à y survivre. La prochaine fois, il n'aurait sans doute pas autant de chance.

Lamberton lut dans ses pensées et lui demanda :

— Tu n'as pas changé d'avis ?

La lueur d'espoir dans son regard pesa de tout son poids dans le cœur de Bruce. Il vit défiler devant ses yeux tout ce qu'il risquait de perdre : ses terres, ses titres, sa vie. Il songea aux souffrances inimaginables de Wallace.

La douleur avait dû être tellement insoutenable qu'il avait dû appeler de tous ses vœux le coup de hache qui lui trancherait le cou. Si Bruce continuait dans cette voie, il avait de fortes chances de connaître le même sort.

L'espace d'une fraction de seconde, la résolution de Bruce flancha. Après tout, il n'était qu'un homme. Pas encore roi, même si la couronne lui revenait de droit. C'est dans cette certitude qui imprégnait chaque parcelle de son être qu'il puisa la force et la détermination nécessaires. Le vrai roi d'Écosse, c'était lui et non Édouard. Son royaume avait besoin de lui.

Il reprendrait le flambeau de Wallace et libérerait son peuple, quel qu'en soit le prix.

— Non, je n'ai pas changé d'avis, répondit-il.

Cinq mois plus tôt, Lamberton et lui avaient conclu un pacte secret, une alliance contre tous leurs rivaux. Ces derniers incluaient non seulement Édouard Plantagenêt, mais également d'autres prétendants au trône d'Écosse. Se débarrasser d'Édouard ne représentait qu'une partie de son combat ; rallier ses compatriotes sous sa bannière serait tout aussi ardu. C'étaient les discordes et les querelles de sang entre Écossais qui avaient permis à Édouard de s'emparer de la couronne.

Le fait d'avoir Lamberton dans son camp était indispensable s'il voulait l'emporter. En dépit de son jeune âge (il n'avait que trente ans et Bruce trente et un), Lamberton dirigeait l'évêché le plus riche du pays. C'était l'un des hommes les plus importants et respectés d'Écosse. Édouard lui-même en était conscient, puisqu'il l'avait récemment nommé co-gardien du royaume.

— Parfait, déclara Lamberton sans cacher son soulagement. Nous devons nous tenir prêts.

— La santé du roi a empiré ? demanda Bruce d'une voix chargée d'espoir.

— Non. Il s'est relevé de ses cendres une fois de plus. Ce doit être la capture de Wallace qui lui a donné des ailes.

Bruce soupira. C'était sans doute trop espérer qu'Édouard meure de maladie. Dommage, le prince de Galles aurait été plus simple à renverser : il n'avait pas la perspicacité ni la volonté de fer de son père.

— Dans ce cas, à quoi devons-nous nous préparer ? demanda-t-il.

— La mort de Wallace va ranimer la flamme de la rébellion. Nous devons nous assurer que l'incendie se propage de notre côté.

Une haine bien plus tenace que celle que lui inspirait Édouard illumina le regard de Bruce.

— Tu as entendu des rumeurs ? grogna-t-il. Comyn mijote quelque chose ?

John Comyn, dit « Le rouge », seigneur de Badenoch, était son plus grand ennemi et un autre sérieux prétendant au trône.

— Je n'ai rien entendu, répondit Lamberton. Mais il serait plus sage d'anticiper.

Bruce serra son gobelet jusqu'à ce que les ciselures lui entaillent la main. Oui, la question n'était pas de savoir si son ennemi allait frapper, mais quand.

Ils discutèrent encore un peu, passant en revue ceux sur lesquels ils pouvaient compter, et ceux qui ne leur étaient pas encore acquis. Au cours de ces dernières années, la politique de terreur d'Édouard avait porté ses fruits. Il ne serait pas facile de convaincre les Écossais de reprendre leurs pics et leurs lances pour affronter les forces anglaises, nettement supérieures.

Des fermiers et des paysans contre la fine fleur de la chevalerie en armure. Était-ce une folie de croire qu'ils pouvaient les vaincre ? Wallace avait essayé, avec le résultat qu'ils connaissaient. Sa tête sur une pique et son corps démembré, les morceaux envoyés aux quatre

coins de l'Angleterre. Bruce sentit le désespoir l'envahir, non seulement à cause de la perte d'un grand homme, mais aussi en raison de la situation désespérée de son pays.

Toutefois, il pouvait tirer profit des erreurs de Wallace. Ce dernier avait démontré la vulnérabilité des Anglais face aux techniques de guerre non conventionnelles. Des tactiques de pirates, pensa-t-il amèrement.

Il se leva et fit les cent pas devant la cheminée, essayant de digérer ce qu'il s'apprêtait à dire. Cela allait à l'encontre de tout ce en quoi il croyait, mais il devait trouver un moyen pour équilibrer leurs chances. Il s'arrêta brusquement et se tourna vers son ami qui l'observait en silence.

— Nous ne pouvons pas gagner, lâcha-t-il. Pas dans une bataille rangée, armée contre armée. Ils sont beaucoup plus nombreux, plus organisés et nettement mieux équipés que nous.

Lamberton hocha la tête. Il le savait déjà.

— Nous devons changer notre manière de faire la guerre, poursuivit Bruce. Fini les batailles rangées, fini les longs sièges, fini les affrontements entre nos cavalleries. Nous devons retourner leur force contre eux. Nous devons mener cette guerre sous nos conditions.

Lamberton arqua un sourcil surpris.

— Tu parles de tactiques de pirates ? demanda-t-il. C'est indigne des chevaliers.

Sa réaction était compréhensible. Bruce avait lui-même du mal à croire ce qu'il disait. Il était l'un des plus grands chevaliers de la chrétienté et l'esprit chevaleresque imprégnait tout son être. Se battre comme un pirate contredisait toutes les règles et les codes en lesquels il croyait.

— Si nous nous battons comme des chevaliers, nous perdrons, insista-t-il. Les Anglais sont trop puissants. Wallace nous a montré la voie en transposant les méthodes des pirates sur la terre ferme.

— Il a échoué, lui rappela Lamberton.

— Mais nous aurons une arme que Wallace n'avait pas.

Bruce sortit un rouleau de parchemin de son sporran et le lui tendit. Lamberton le déroula et parcourut la liste, qui comptait une douzaine de noms.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Mon armée secrète.

Lamberton crut à une plaisanterie.

— Une douzaine d'hommes ? demanda-t-il en relisant la liste. Et, à ce que je vois, il n'y a qu'un seul chevalier parmi eux.

— J'ai déjà des chevaliers. Ce dont j'ai besoin, c'est d'hommes qui savent se battre comme des pirates.

— Des Highlanders, soupira Lamberton.

Il reconnut certains des noms, et ajouta :

— Naturellement, quel meilleur endroit pour trouver un pirate que dans les Hébrides extérieures, avec leurs Highlanders au sang de Viking ?

— Exactement. Leur petit nombre reflète leur style de combat : des attaques éclairs, audacieuses, en petits groupes. Ils doivent agir furtivement et par surprise pour inspirer la terreur dans les rangs de l'ennemi.

— Mais pourquoi une armée « secrète » ? demanda Lamberton.

— La peur est une arme puissante et le mystère ne fera qu'accroître l'angoisse des Anglais. Ces hommes sont-ils réels, sont-ils un mythe ? En outre, ils seront beaucoup plus difficiles à arrêter si personne ne sait à quoi ils ressemblent.

Lamberton examina à nouveau le parchemin, tapotant son menton du bout de l'index. L'opinion de l'évêque comptait beaucoup pour Bruce et lui donnerait un avant-goût de la réaction des autres. Il ne se faisait pas d'illusions : convaincre ses compagnons d'armes, la confrérie des chevaliers, ne serait pas chose facile.

Lamberton releva enfin la tête.

— Je dois l'avouer, c'est une idée intéressante.

Ne le sentant pas totalement convaincu, Bruce ajouta :

— Ce n'est pas tout. Ce n'est pas qu'une simple bande de pirates. Tu as sous les yeux la liste des plus grands guerriers d'Écosse dans tous les domaines de l'art de la guerre : le maniement des armes, le combat en mer, la reconnaissance, l'extraction et l'infiltration. Chaque fois que nous serons confrontés à une mission apparemment impossible, nous aurons le meilleur expert à notre disposition. Pense à ce que chacun d'eux peut faire de son côté ; ensuite imagine ce dont ils seront capables ensemble.

Le regard de Lamberton s'illumina et il sourit d'un air sournois qui contrastait avec ses traits jeunes et ses habits de prêtre.

— C'est révolutionnaire, déclara-t-il avec admiration. C'est une idée visionnaire pour faire la guerre.

— Parfaitement, dit Bruce, soulagé par la réaction de son ami.

Monter une équipe des meilleurs guerriers, triés sur le volet, mais sans aucun lien féodal ou de parenté... cela ne s'était encore jamais fait. La liste comprenait des hommes appartenant à des clans ennemis. S'ils parvenaient à s'entendre, les possibilités étaient inouïes.

— Ce ne sera pas facile, le prévint Lamberton en lisant dans ses pensées. Unir ces hommes est une tâche presque impossible.

— Comme celle d'unir l'Écosse sous ma bannière ?

Lamberton inclina la tête, concédant qu'il avait marqué un point.

— Qui commandera cette armée secrète ? demanda-t-il.

Bruce indiqua du doigt le premier nom de la liste.

— Qui d'autre que celui que l'on présente comme le plus grand guerrier des Hébrides : Tormod MacLeod, chef des MacLeod ? Personne ne peut le battre à l'épée. Comme Wallace, c'est un homme à la carrure impressionnante qui sait manier la claymore, leur fameuse grande épée qu'ils brandissent à deux mains. On raconte qu'il a vaincu un jour une vingtaine d'hommes qui tentaient de l'encercler.

Lamberton esquissa un sourire sceptique.

— Ce n'est pas un peu exagéré ?

— Sans doute, répondit Bruce. Mais le mythe peut être aussi puissant que la réalité. Les bardes chantent déjà ses louanges, le comparant à Finn MacCool. Comme ce légendaire Irlandais, il est vénéré non seulement pour ses prouesses au combat, mais également pour celles de ses hommes.

Le regard de l'évêque s'illumina. Il n'y avait pas plus grand héros dans le monde gaélique que Finn MacCool, le chef d'une bande de guerriers légendaires appelés les Fianna.

Bruce sourit, ravi que son ami saisisse la puissance de la comparaison.

— MacLeod a amassé une fortune en formant des mercenaires en Irlande, expliqua-t-il.

— Il peut être acheté ?

— Peut-être. Tu connais les chefs de clan dans ces îles. Ils sont imprévisibles dans le meilleur des cas, franchement hostiles dans le pire.

Devenus sujets de la couronne d'Écosse depuis quelques décennies seulement, les opiniâtres chefs des îles se considéraient toujours comme des souverains indépendants, des « rois des mers » qui régnaient sur un territoire vaste et isolé. Cette absence d'allégeance irritait Bruce mais, contrairement à ses prédécesseurs, il savait que pour vaincre les Anglais et regagner son trône, il lui fallait le soutien des Highlands et des îles. Les côtes

occidentales étaient indispensables, non seulement comme voies d'accès mais également pour le commerce et l'approvisionnement. Bruce se caressa le menton, éti-
rant en pointe les poils noirs de sa courte barbe.

— Je lui ferai une offre qu'il ne pourra pas refuser, déclara-t-il.

Lamberton paraissait sceptique.

— Es-tu sûr que c'est bien raisonnable, mon seigneur ? Ces chefs de clan n'aiment pas qu'on leur force la main.

Bruce esquissa un sourire.

— Je n'ai aucune intention de le forcer. Je n'en aurai pas besoin. De l'argent, des terres, une belle femme... chaque homme a un prix. Il suffit de trouver lequel.

Lamberton hocha la tête, mais ne paraissait toujours pas convaincu.

— Tu es donc décidé ? demanda-t-il.

Bruce hésita. Pouvait-il totalement abandonner les idéaux de la chevalerie pour mener un nouveau type de guerre, aux antipodes de tout ce qu'il avait appris depuis son enfance ?

Pour vaincre, il en était capable. Quoi qu'il en soit, il devait se tenir prêt à agir et savait sans l'ombre d'un doute qu'avec ce genre d'armée, il serait bien préparé.

— Oui, je le suis, répondit-il. Réunir ces hommes ne sera pas un jeu d'enfant, mais je ne reculerai devant rien pour y parvenir. Je risque d'avoir besoin d'eux plus tôt que prévu.

Les deux hommes échangèrent un long regard, conscients du long chemin qui les attendait. Un chemin perdu dans la brume, menant à une destination incertaine.

— L'orage gronde, dit sombrement Lamberton.

— Je sais.

Ils avaient atteint le point de non-retour. Bruce songea aux paroles de César avant de déclencher sa guerre civile contre Pompée et soupira :

— *Alea jacta est.*

— Les dés sont jetés, traduisit Lamberton sur un ton résigné.

Et que Dieu nous protège.

1

Le plus grand héros de sa race.

I.F. GRANT,
à propos de Tormod MacLeod.

*Dunvegan Castle, île de Skye, 29 septembre –
jour de la Saint-Michel – 1305*

Il allait l'étrangler, lentement.

Un silence chargé s'abattit sur l'assistance, comme le calme avant le premier coup de tonnerre. La vingtaine de guerriers réunis dans la grande salle de Dunvegan Castle attendit que le clerc eût fini de lire la missive, guettant la réaction de leur chef. Derrière leurs masques impavides, ce dernier devinait leur stupeur et leur indignation, qu'il partageait.

Assis seul sur l'estrade, Tormod MacLeod, chef du clan MacLeod, se pencha en avant sur son siège, dévisageant le malheureux devant lui.

— Il a fait quoi ? demanda-t-il.

Son ton calme et froid ne fit rien pour dissiper la tension.

Le clerc émit un petit son étranglé. La missive lui échappa des mains et flotta un instant dans l'air enfumé

avant d'atterrir sur le sol jonché de paille. Tor la coinça sous son pied et la ramassa. Sous son talon, il reconnut le gribouillis familier : l'écriture de Torquil MacLeod, son frère jumeau mais néanmoins cadet, né deux minutes après lui.

Les feux du dernier raid sur le village étaient à peine éteints, et voilà que Torquil commettait une telle folie ? *Lentement*, se jura-t-il à nouveau en froissant le parchemin en boule dans son poing.

Le clerc retrouva enfin sa voix, même si elle était tremblante.

— Votre frère déclare qu'il ne peut accepter le refus du chef des Nicolson de lui accorder la main de sa fille. Il a donc été contraint de la prendre de force.

Le jeune prêtre s'interrompt et essuya son front moite du revers de sa manche.

— Il d-d-dit que l'amour...

— Assez ! rugit Tor en frappant du poing l'accoudoir de son fauteuil. J'en ai entendu assez !

L'amour. De toutes les excuses pour se comporter comme un idiot, c'était la plus pitoyable. Il aurait préféré que Torquil dise franchement que Margaret Nicolson était l'héritière d'une grande fortune, ce qui était le cas, et qu'il l'avait enlevée pour améliorer le quotidien du clan. Tor aurait alors peut-être pu comprendre son erreur de jugement.

Par ce geste irréfléchi, Torquil allait déclencher une guerre, mettant en péril tout ce que Tor avait accompli à la sueur de son front au cours des vingt dernières années. Deux décennies plus tôt, son clan avait été au bord de l'annihilation, d'abord à cause du massacre qui avait décimé tant de MacLeod, y compris ses parents, puis en raison des années de famine. Aujourd'hui, grâce au dur labeur et à la détermination de son chef, le clan était de nouveau puissant et prospère. Tor ne pouvait tolérer que tous ses efforts soient gâchés par un nouveau conflit. C'était une position étrange pour un

homme qui ne connaissait que la guerre. Il lui devait sa renommée et sa fortune. Toutefois, son peuple méritait la paix et il avait l'intention de la lui donner.

La récente vague d'attaques était déjà suffisamment préoccupante. Par deux fois au cours de l'année qui venait de s'écouler, des hommes étaient venus voler du bétail, piller les récoltes et brûler les champs. Ce genre de couardise ressemblait bien aux MacRuairi. S'ils avaient brisé la trêve, Tor veillerait à ce qu'ils le payent.

Toutefois, il devait se concentrer sur la menace la plus immédiate. Il fallait apaiser Nicolson et éviter une guerre. Il était presque tenté de lui amener son frère les fers aux pieds. Cela l'apaiserait pour sûr !

Il n'était pas question qu'il joue les Hector pour son Pâris de frère et que son clan subisse le sort des Troyens. Il y avait de nombreuses bonnes raisons d'entrer en guerre, les femmes n'en faisaient pas partie.

Ils se ressemblaient beaucoup, son frère et lui. Du moins l'avait-il cru. Qu'avait fait Torquil de son sens du devoir et de la loyauté envers son clan ? Tor lâcha un juron de dépit. Ils avaient été emportés par l'afflux de sang dans son entrejambe.

Il s'efforça de se calmer. Il n'était pas du genre à perdre son sang-froid, même si l'homme terrifié devant lui n'en paraissait pas convaincu.

Il examina le jeune prêtre. Il croyait se souvenir qu'il s'appelait John. Frêle et de taille moyenne, avec des cheveux raides et marron coupés au bol et encadrant un visage lisse, des traits réguliers et plutôt insignifiants, il était parfaitement adapté à sa profession. Ses bras grêles étaient faits pour tenir une plume et non pour manier une épée.

Tor ne se battait qu'avec des adversaires dignes de lui sur un champ de bataille. C'était à Torquil d'essuyer le feu de sa colère et non à ce gringalet. Quelle satisfaction pouvait-on éprouver à écraser une souris ? Les hommes

qui frappaient les faibles, qu'il s'agisse de domestiques, d'enfants ou de femmes, se couvraient de honte.

Le clerc étant un nouveau venu, Tor pouvait lui pardonner son offense. Pour cette fois.

— Cesse de trembler, ordonna-t-il. Je ne vais pas te couper la langue pour nous avoir apporté de mauvaises nouvelles.

Loin de paraître rassuré, le jeune homme arborait un teint encore plus grisâtre. Ces hommes d'Église ! En dépit de toutes leurs connaissances, ils n'étaient que des créatures délicates. Ce clerc avait intérêt à s'endurcir. Autrement, il serait remplacé.

— Où se trouve mon frère actuellement ? demanda Tor.

— Je... je ne sais pas, chef. Le messenger est reparti avant qu'on ait pu l'interroger.

Si Torquil avait deux sous de jugeote, il avait mis les voiles avec sa belle et vogué vers la perdition, le seul endroit où Tor n'irait pas le chercher.

Murdoch, son écuyer et le capitaine de sa garde, avança d'un pas. Il était le premier de ses hommes à oser prendre la parole. Les autres ne se taisaient pas par peur, mais par respect pour le jugement de Tor. Un jugement qu'il rendait seul.

— Je le trouverai, *rituath*, annonça-t-il. Il s'est probablement réfugié en Irlande ou sur l'île de Man.

Tor hocha la tête, étant arrivé à la même conclusion. Comme eux tous, son frère avait passé une grande partie des vingt dernières années à se battre en Irlande comme mercenaire. C'était une des manières grâce auxquelles Tor était parvenu à rétablir la fortune de son clan : en envoyant des hommes guerroyer de l'autre côté du canal du Nord. Ils connaissaient l'Irlande aussi bien que l'île de Skye.

— Prends tous les hommes dont tu auras besoin, ordonna-t-il.

Avec un regard entendu à Murdoch, il ajouta :

— Pour le bien de mon frère, j'espère que tu le trouveras avant Nicolson.

— Et s'il refuse de revenir ? demanda Murdoch.

Bien que Torquil soit très apprécié des hommes, aucun n'aurait protesté si Tor avait ordonné qu'on le ramène mort ou vif. La parole du chef avait force de loi. L'espace d'un instant, il fut tenté de le faire. Comme toujours, il garda ses pensées pour lui.

— Dis-lui que c'est un ordre direct de son chef.

Même cette tête de cochon de Torquil ne pourrait ignorer une telle injonction.

Tor regrettait de ne pas avoir prévu son geste. Il aurait pu le lui interdire. Après les tracas que leur avait causés l'enlèvement de leur sœur Muriel, il aurait cru que Torquil y réfléchirait à deux fois. Lorsque les négociations avaient échoué et que Nicolson avait annoncé les fiançailles de sa fille avec le fils MacDougall, il aurait dû anticiper.

Fichtre ! Il allait falloir dédommager MacDougall. Connaissant cette vieille ordure cupide, cela allait lui coûter cher.

Tor lança la lettre froissée dans le feu et congédia le clerc d'un geste sec de la main. En dépit de son envie manifeste de détalier et de se réfugier dans ses livres et ses papiers, ce dernier ne bougea pas, mis à part pour sautiller d'un pied sur l'autre d'un air anxieux.

Ses manières timorées commençaient à agacer Tor.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le. Sinon retourne à tes tâches.

— Oui, chef. Je suis navré, chef.

Le clerc sortit un parchemin plié d'une bourse attachée à la cordelette qui ceignait sa bure.

— C'est arrivé tout à l'heure, annonça-t-il en la tendant à Tor.

Tor examina le cachet de cire et reconnut le sceau représentant quatre hommes dans un bateau. Angus Og

MacDonald, *Ri Innse Gall*. Il arqua un sourcil amusé. MacDonald ne manquait pas d'air, il s'attribuait le titre ancien de roi des îles alors qu'il n'était que seigneur d'Islay. Le roi Édouard allait apprécier !

Et que lui voulait donc le « roi des îles » ?

Il brisa le cachet, parcourut la lettre puis la rendit au jeune prêtre. Il lisait un peu le gaélique, mais pas aussi couramment que le clerc. Comme la plupart des chefs des Highlands occidentales, il employait des hommes à cet effet.

Le clerc se mit à lire à voix haute. Il mit un certain temps à énumérer toutes les salutations : Tormod, fils de Tormod, fils de Leod, fils d'Olaf le noir, roi de Man, fils de Harald Hardrada, roi de Norvège... Enfin, MacDonald en arrivait au but : il convoquait les chefs des îles à un conseil à Finlaggan, sa forteresse à Islay.

Tor ne comprenait pas pourquoi il était inclus dans la convocation. Il n'était pas le vassal de MacDonald. Il avait autant de sang bleu que lui dans les veines. Les MacLeod ne s'inclinaient devant personne depuis que son oncle Magnus, le dernier roi de Man, s'était assis sur le trône.

Innse Gall, les Hébrides extérieures, ne faisaient partie de l'Écosse que depuis quarante ans. Techniquement, il devait allégeance au roi d'Écosse, à savoir Édouard I^{er}, mais personne ne lui avait encore demandé de prêter serment. Et personne ne le ferait.

Alors pourquoi était-il convoqué ? Il soupçonnait que cela avait un lien avec les troubles croissants provoqués par le régime toujours plus répressif qu'imposait Édouard en Écosse.

Tor n'avait aucune intention de se laisser entraîner dans les chamailleries entre les prétendants au trône. Il avait toujours pris soin de ne jamais prendre parti, non seulement entre un roi anglais et un Écossais, mais également entre les MacDonald et les MacDougall. La lutte pour le pouvoir entre ces deux branches de descendants

de Somerled dominait le paysage politique dans les Hébrides.

Le clerc se racla la gorge.

— Euh... il y a un post-scriptum au bas de la page, déclara-t-il. Il n'a pas été écrit de la même main. Je vous le lis : « J'ai une proposition à te faire, une occasion que tu ne voudras pas rater. »

Tor ne mordit pas à l'hameçon. Si MacDonald espérait l'appâter, il se trompait. Quelle que soit sa proposition, il n'était pas intéressé. Il avait des problèmes plus urgents, à commencer par Nicolson.

Il ouvrit la bouche pour ordonner au clerc de rédiger un refus aimable mais clair, puis il lui vint une idée : Nicolson serait à Finlaggan.

Contrairement aux MacLeod, le clan Nicolson, avec ses vastes terres d'Assynt, était sous la domination du roi des îles. Leur chef était obligé d'assister au conseil, ce qui donnerait à Tor une chance de réparer les dégâts avant d'être entraîné dans une guerre coûteuse. Même si son premier instinct était de se battre, en tant que chef, il devait à son peuple d'essayer d'abord la diplomatie.

Il s'enfonça dans son fauteuil et contempla ses hommes avec un petit sourire.

— Préparez les bateaux pour demain, ordonna-t-il. Il semblerait que nous ayons été convoqués.

Personne n'obligerait le chef des MacLeod à faire ce qu'il n'avait pas envie de faire.

Touchfaser, Stirlingshire

Christina retint son souffle, et manqua de s'étrangler sur le morceau de prune qu'elle venait d'avaler. Son regard courait sur la page, mais pas assez vite pour calmer les battements de son cœur.

Lancelot et la reine Guenièvre étaient convenus d'un rendez-vous dans la nuit. Afin de rejoindre son amour,

Lancelot agrippait les barreaux en fonte de la fenêtre, les tordait puis les arrachait afin de se glisser à l'intérieur.

Des barreaux ! Quelle force colossale ! Elle engloutit une autre prune sans cesser de lire. Elle frémissait d'anticipation, sachant ce qui allait venir : les retrouvailles des deux amants.

Et la reine lui tend ses bras à sa rencontre, et puis l'enlace et l'étreint sur son cœur, tout en l'attirant près d'elle dans son lit où elle lui fait l'accueil le plus beau qu'il lui soit possible de faire, car elle y est invitée et par Amour et par son cœur. Amour la pousse à le recevoir ainsi. Mais si elle éprouva pour lui un grand amour, lui en ressentait pour elle cent mille fois plus, car Amour priva tous les autres cœurs lorsqu'elle prodigua ses biens au sien ; c'est dans son cœur à lui qu'Amour reprit toutes ses forces et déploya toute sa vigueur, au point de s'appauvrir dans le cœur des autres. Maintenant Lancelot possède tout ce qu'il désire, puisque la reine accepte avec joie sa compagnie et son soulas, puisqu'il la tient entre ses bras et elle le tient, lui, entre les siens. Le plaisir qu'il éprouve est à tel point doux et bon – plaisir des baisers, des sens – qu'il leur advint sans mensonge une joie et une merveille telles que jamais encore leurs pareilles ne furent racontées ni connues.

Les joues rouges, Christina s'adossa au coffre posé au pied de son lit, puis referma doucement le livre et le serra contre son cœur avec un profond soupir. Elle savait qu'elle aurait dû trouver ce texte scandaleux, mais ce n'était pas le cas. C'était tellement romanesque.

Elle pouvait lire *Le Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes encore et encore sans jamais s'en lasser. Si seulement un homme pouvait l'aimer ainsi !

Lancelot n'était pas un homme comme les autres. C'était le plus grand chevalier du royaume. Il était brave, galant et beau ; prêt à tout pour la femme qu'il aimait, même à mettre de côté la chevalerie (son honneur et sa fierté) en acceptant de monter dans une

charrette sur l'invitation d'un nain pour sauver sa dame des griffes de Méléagant. Pour un chevalier, monter dans une charrette était l'humiliation suprême. Comment Guenièvre pouvait-elle ne pas aimer un homme qui s'était abaissé à ce point, s'était battu pour elle et l'avait déjà sauvée deux fois ?

Christina pouvait le voir, chevauchant son puissant destrier, son grand corps musclé couvert d'une cotte de mailles étincelant au soleil, le bleu azur de son tabard exactement de la même couleur que ses yeux, que l'on apercevait à peine derrière la visière de son heaume d'où s'échappait une mèche dorée. Il galopait vers le champ de bataille, brandissant sans effort sa lourde épée, prêt à pourfendre tous ceux qui voulaient du mal à sa belle dame.

Elle soupira à nouveau, un sourire rêveur aux lèvres. Cette scène ne figurait pas dans le roman, mais elle repassait sans cesse dans sa tête.

Un jour, peut-être...

Un cri interrompit brutalement ses rêveries. Une angoisse sourde chassa aussitôt ses aspirations romantiques.

Père !

Déjà ? Elle lança un regard par la fenêtre de la tournelle où se trouvait sa chambre. Le ciel était jaune et rose. Le soleil se couchait.

Comment le temps avait-il pu passer si vite ? Elle savait pourtant ce qu'elle risquait. Ses doigts se crispèrent autour de l'ouvrage relié de cuir et orné de coins en métal irisé. Ce livre était son bien le plus précieux, et le plus dangereux si son père la surprenait avec. Elle n'était pas près d'oublier sa dernière colère. Elle effleura du bout des doigts la petite cicatrice sur sa pommette. Sa peau avait été entaillée par la bague de son père quand il l'avait giflée à toute volée.

Christina avait été impatiente de lui apprendre la nouvelle. Il avait été si fier de ses fils. Hélas, son père

était devenu un inconnu. Il avait passé les trois dernières années dans une prison anglaise. Pendant son absence, Christina et sa sœur avaient appris à lire avec le curé du village.

En l'apprenant à son retour, leur père avait été furieux. La lecture ne pouvait que remplir leurs têtes d'idées et les détourner de leurs devoirs. L'instruction était réservée aux hommes et aux nonnes.

Les coups étaient venus quand elles lui avaient répondu qu'entrer dans les ordres était précisément ce qu'elles voulaient. Il les avait frappées si durement que sa sœur Beatrix, déjà si frêle, avait bien failli en mourir. Elle avait souffert de nombreuses maladies durant son enfance et sa santé restait fragile. Leur père leur avait interdit de retourner à l'abbaye, ce qui avait presque achevé la malheureuse. Christina avait dû promettre à sa sœur de l'aider à prendre le voile afin qu'elle ne succombe pas au désespoir. Beatrix ne rêvait que d'une vie consacrée à Dieu. Christina était, elle aussi, attirée par la vie paisible à l'abbaye, mais pour d'autres raisons. Elle s'y sentait en sécurité.

La jeune femme ne put réprimer un frisson. Si son père la surprenait avec un livre, il la battrait à nouveau.

Il était devenu complètement imprévisible, ses humeurs passant du dédain glacé à des fureurs incontrôlables pour un rien. Andrew Fraser, ancien shérif du Stirlingshire, descendant d'une noble lignée de patriotes, autrefois un chevalier fier et respecté, était devenu cruel et haineux. Dans sa quête pour détruire Édouard, les idéaux qu'il avait passionnément défendus s'étaient transformés en rage. Elle avait du mal à se souvenir de l'homme d'autrefois et se demandait si elle n'avait pas rêvé ce père attentionné et toujours prêt à sourire.

Depuis son retour six mois plus tôt, Christina vivait la peur au ventre. Elle redoutait de prononcer un mot de travers ou d'apparaître au mauvais moment. Elle avait

appris à raser les murs et à rester dans l'ombre pour ne pas attirer l'attention.

Elle s'efforça de se calmer. Son père ne montait jamais dans la petite chambre qu'elle occupait dans la tourelle avec sa sœur et leur servante.

Elle s'agenouilla et enveloppa délicatement l'ouvrage dans un carré de lin ivoire. Le livre était un cadeau d'adieu de père Stephen. Il lui avait assuré qu'en dépit de sa valeur, personne ne se rendrait compte de son absence. Les romans de Chrétien de Troyes narrant la liaison adultère entre Lancelot et la reine Guenièvre n'étaient plus à la mode, ayant été remplacés par les contes des chevaliers de la Table Ronde, plus conformes à la doctrine de l'Église.

Le père Stephen lui manquait beaucoup. Il lui avait fait découvrir un nouveau monde.

Ses dernières paroles avaient été : « Un jour, quelqu'un verra à quel point tu es unique, mon enfant. » Elle aurait tant aimé le croire, mais, compte tenu du mépris cruel dans lequel la tenait son père, cela paraissait de plus en plus improbable.

C'était la première fois qu'elle faisait quelque chose de bien. Elle ne savait pas chanter ni jouer du luth, et son point de croix était hideux, trois activités dans lesquelles sa sœur excellait. Toutefois, père Stephen n'avait jamais vu quelqu'un apprendre à lire et à écrire aussi vite. Non seulement le latin, mais aussi le gaélique et l'anglais. Il lui avait dit qu'elle possédait un don qu'elle ne devait pas gâcher et lui avait donné ce qu'elle n'avait jamais eu auparavant : un objectif.

Le couvercle du coffre grinça quand elle le souleva pour remettre le livre dans sa cachette, sous une épaisse pile de draps et de serviettes en lin.

Elle s'apprêtait à le refermer quand la porte de sa chambre s'ouvrit avec fracas.

Elle se retourna en sursaut et son sang se figea.

Andrew Fraser se tenait sur le seuil, crasseux et empestant la sueur après s'être entraîné au combat dans la cour. Il n'était pas grand mais trapu. Depuis son retour, il était obsédé par l'envie de se battre et avait repris pratiquement toute la musculature perdue durant son emprisonnement. Les autres changements étaient plus difficiles à réparer. Il paraissait bien plus que ses quarante-cinq ans et ses cheveux bruns étaient striés de gris. Les os brisés et les cicatrices de son visage ne faisaient qu'accentuer la froideur de son regard.

Il la dévisagea d'un air suspicieux. Elle aurait voulu ramper sous le lit ou se glisser entre les lattes du parquet.

— Que fais-tu ? demanda-t-il.

Il ne doit pas trouver le livre. Elle s'efforça de se calmer. Elle devait refouler sa peur. Comme tous les prédateurs, il pouvait la sentir. Elle se redressa lentement et secoua ses jupes d'un air détaché, même si ses genoux tremblaient.

— Je range du linge qui vient d'être lavé et plié, répondit-elle. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Où est ta sœur ?

Son ventre se noua.

— Beatrix ? demanda-t-elle d'une petite voix suraiguë.

Sa tentative pour paraître désinvolte était ratée.

Le visage de son père vira au rouge. Il avança d'un pas vers elle et elle se recroquevilla d'instinct.

— Bien sûr que je parle de Beatrix, pauvre idiote ! aboya-t-il. Tu as une autre sœur, peut-être ?

Christina sentit le feu de la panique lui monter aux joues.

— Je... je... je crois qu'elle est aux cuisines, balbutia-t-elle.

Faites qu'elle ne soit pas là où je crois ! Beatrix essayait de le lui cacher, mais elle continuait de filer à l'abbaye à

la moindre occasion. L'appel de Dieu était plus fort que la terreur que lui inspirait son père.

— Tu mens !

Il lui prit le bras, ses doigts puissants s'enfonçant dans sa chair. La peur la prit à la gorge. Du coin des yeux, elle le vit brandir un poing. Elle tenta de se libérer.

— Je vous en prie, l'implora-t-elle.

— Où est-elle ? répéta-t-il en la secouant violemment.

Elle vit l'éclat de sa chevalière en or et détourna la tête, se préparant au coup. Sa vue se brouilla de larmes.

— Je ne sais pas, sanglota-t-elle.

Cette sensation d'impuissance lui était insupportable. Comment pouvait-elle être réduite ainsi en une masse tremblante par l'homme qu'elle avait autrefois vénéré ?

— La voici, père.

La voix de son frère l'emplit de soulagement. À dix-huit ans, c'est-à-dire trois ans de moins qu'elle, Alex démontrait déjà des talents prometteurs de guerrier. Il était l'une des rares joies de son père. Les trois autres garçons étaient trop jeunes et encore placés comme pages chez leurs parrains.

— Beatrix était aux cuisines, en train d'aider à la préparation du dîner, expliqua le jeune homme.

Sa voix douce et nonchalante eut aussitôt un effet apaisant sur leur père.

Alex n'était rentré que depuis quelques semaines, mais Christina savait qu'elle avait trouvé en lui un allié. Il les protégerait de son mieux. Si seulement il n'avait pas été aussi jeune !

Leur père lâcha le bras de Christina en apercevant Beatrix se glisser derrière Alex et entrer dans la chambre. Elle se tint devant lui comme une pénitente, les mains croisées devant elle et la tête baissée sous un long voile bleu ciel retenu par un cordon doré. Grande et mince comme un fil, elle avait des traits délicats qui semblaient taillés dans le marbre le plus pur, hormis la tache d'un brun jaunâtre en travers de sa joue. Sa vue

emplissait Christina de rage. Comment pouvait-il la frapper ? Comment pouvait-on faire du mal à une créature aussi ravissante ? Il n'y avait pas que son visage qui était angélique, elle possédait aussi une vraie beauté intérieure. Elle était innocente, pure et tellement fragile.

— Vous vouliez me voir, père ? demanda Beatrix sans relever les yeux.

Même sa voix faisait penser à celle d'un ange. Douce et musicale.

Sa douceur ne fit qu'agacer son père, comme s'il ne pouvait croire être responsable d'une telle faiblesse.

— Prépare ta malle, ordonna-t-il.

Il lança un regard vers Christina et ajouta :

— Toi aussi. Nous partons demain.

— Nous partons ? répéta Christina. Mais pour aller où ?

Il tiqua devant son impertinence. Ses filles n'étaient pas censées discuter ses ordres. Elles devaient se contenter d'obéir. Il répondit néanmoins :

— À Finlaggan Castle. Sur Islay.

Elle aurait été moins abasourdie s'il avait répondu Londres.

Même Alex fut pris de court.

— Dans les Hébrides extérieures ? demanda-t-il.

C'était un autre monde. Des terres barbares peuplées de... barbares. De chefs de guerre féroces et de descendants de Vikings se livrant à la piraterie. Ces derniers régnaient en maîtres sur les côtes occidentales sans que personne n'ose intervenir. Christina était tellement stupéfaite qu'elle demanda sans penser aux conséquences :

— Pour quoi faire ?

Son père la dévisagea en plissant des yeux menaçants. Il semblait avoir envie de l'écraser sous son talon. Aussi, quand il sourit au lieu de la frapper, elle devina que sa réponse n'augurerait rien de bon.

— Pour forger une alliance, répondit-il.

— Mais pourquoi avez-vous besoin de nous ?

Christina était surprise d'entendre sa sœur. Il était rare que Beatrix s'adresse directement à leur père.

— À votre avis ? rétorqua celui-ci. L'une de vous deux devra l'épouser.

Les trois jeunes gens échangèrent un regard consterné. *Un mariage ? Avec un guerrier sauvage ? Que Dieu ait pitié !* Christina sentit ses jambes mollir. Non, elle ne pouvait pas.

Leur père prit un air songeur, puis déclara :

— Ce sera probablement Beatrix, puisqu'elle est la plus vieille.

Christina retint un soupir de soulagement. *Dieu merci !*

Puis elle vit le visage horrifié de sa sœur.

— Non ! murmura Beatrix.

Là-dessus, ses yeux se révulsèrent et elle s'évanouit. Alex la rattrapa de justesse et la serra contre lui.

En la voyant si frêle dans les bras d'un guerrier bardé de métal, Christina sentit son cœur se serrer. Alex était brun comme elle et, bien que jeune, grand et large d'épaules. Dans ses bras, Beatrix paraissait terriblement vulnérable, comme un papillon dans des griffes d'acier.

Elle mourrait sous les assauts d'une brute épaisse, cela ne ferait pas un pli.

Sans réfléchir, Christina avança d'un pas.

— Non, père. C'est moi qui me marierai.

Le regard de leur père alla de l'une à l'autre comme s'il jaugeait deux juments sur un marché à bestiaux. Pour une fois, il parut satisfait de ce qu'il voyait.

— Vous viendrez toutes les deux, trancha-t-il. Il choisira celle qui lui plaît le plus.

Sans un autre mot, il tourna les talons et sortit.

Christina se rattrapa à l'un des poteaux du lit pour ne pas tomber. Beatrix était toujours effondrée et en

larmes dans les bras d'Alex, qui lui caressait doucement les cheveux.

Il releva les yeux et croisa le regard de Christina. Ils étaient emplis de compassion. Ils savaient tous les deux qu'il ne pourrait rien faire pour dissuader leur père. Si les deux sœurs n'étaient pas encore mariées, c'était uniquement parce que ce dernier avait été retenu en prison. Le mariage faisait partie de leur devoir. Même si elle avait tenté de l'oublier, elle avait toujours su que ce jour viendrait. Quoi qu'il en soit, elle ne se serait jamais attendue à ça !

Une image de Lancelot traversa son esprit et elle la chassa aussitôt. Ce n'était qu'un rêve.

— Peut-être qu'il ne voudra ni de l'une ni de l'autre ?
avança-t-elle avec une lueur d'espoir.

L'expression compatissante d'Alex ne fit que s'accroître.

— J'en doute fort, répondit-il. Beatrix et toi... vous êtes très belles. D'une manière différente, certes, mais vous êtes aussi exquises l'une que l'autre. Beatrix ressemble à un ange et toi... euh... pas.

On aurait pu penser que c'était une roquerie de sa part, mais il ne semblait pas l'entendre dans ce sens-là.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Alex grimaça, embarrassé par la tournure de la conversation.

— C'est à cause de tes yeux et de ta bouche.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

C'était vrai que ses yeux étaient légèrement bridés et sa bouche peut-être un peu trop grande, mais elle ne s'était pas rendu compte qu'ils étaient difformes à ce point.

Il poussa un soupir exaspéré.

— Ils n'ont rien. C'est juste que j'ai entendu des hommes dire qu'ils les faisaient penser au péché.

Elle écarquilla les yeux et mit une main devant sa bouche, soudain gênée.

— Vraiment ? Mais c'est affreux !

Il acquiesça.

— Je ne te le fais pas dire. Entre vous deux, il aura du mal à choisir.

Dans le silence pesant qui suivit, on n'entendit plus que les sanglots étouffés de Beatrix. Christina sentit tout le poids de l'inexorabilité s'abattre sur elle. Elle savait ce qui lui restait à faire. Beatrix avait un an de plus qu'elle, mais elle avait toujours veillé sur sa grande sœur et elle continuerait à le faire.

Elle déglutit pour faire passer le nœud dans sa gorge.

Si un mariage devait vraiment avoir lieu, il lui faudrait faire le nécessaire pour que la brute épaisse la choisisse plutôt que Beatrix.

2

Finlaggan Castle, île d'Islay

— Je ne suis pas intéressé.

Tor se cala contre le dossier de son siège et dévisagea les hommes assis autour de la table ronde de la salle du conseil. Ils se trouvaient dans la forteresse de MacDonald sur l'île d'Islay, l'ancien centre du royaume des îles.

Le fait que la table soit circulaire n'était pas une allusion démocratique aux légendaires chevaliers du roi Arthur, mais une solution pratique compte tenu de la forme de l'édifice. Ils n'avaient pas eu droit au luxe du nouveau donjon de MacDonald et étaient rassemblés dans l'ancienne maison ronde qui se trouvait à côté. Le bâtiment rudimentaire et plein de courants d'air datait d'avant le règne de Somerled, le grand roi dont descendaient les MacDonald, les MacDougall, les MacSorley et les MacRuairi. Il était utilisé par les rois des îles depuis des siècles. Leur hôte connaissait le pouvoir de la tradition. À Finlaggan, Angus Og MacDonald régnait en maître.

Lors des conseils de guerre traditionnels, la salle était pleine à craquer de chefs et de sous-chefs de clan accompagnés de leur vaste entourage. Ce n'était pas le

cas ce jour-là. Outre leur hôte et Tor, quatre hommes étaient présents : William Lamberton, évêque de St. Andrews ; sir Andrew Fraser, un noble écossais que Tor ne connaissait que de nom ; Erik MacSorley, un parent d'Angus Og et son écuyer, réputé être le meilleur marin des îles ; et sir Neil Campbell, un oncle de MacDonald apparenté à Bruce, membre d'un clan qui montait en puissance et dont les terres se trouvaient près de Loch Awe.

L'homme qui les avait réunis, Robert Bruce, était surveillé de trop près par Édouard pour assister à la réunion en personne.

En entendant le refus de Tor, Lamberton et MacDonald échangèrent un regard. L'évêque tenta de le convaincre :

— Peut-être n'avez-vous pas compris...

— J'ai parfaitement compris, l'interrompt Tor, qui sentait venir une explication alambiquée. Vous voulez que je forme et dirige une équipe secrète de tueurs hautement spécialisés pour aider Bruce à renverser Édouard.

Le prélat parut mal à l'aise.

— Je ne dirais pas cela comme ça. Cette équipe aura divers usages : la reconnaissance, le renseignement, la stratégie, les missions spéciales...

— Oui, les plus dangereuses, le coupa encore Tor. Ne vous méprenez pas sur les raisons de mon refus. Ce n'est ni le danger ni le fait de tuer qui me gênent. Mais ce n'est pas ma guerre et je ne tiens pas à ce qu'elle le devienne.

Autrement, il aurait pu être tenté. L'idée était suffisamment extravagante pour l'intriguer. Les meilleurs guerriers des Highlands et des îles réunis en un même corps d'élite ? Rien ne pourrait les arrêter. Ils seraient pratiquement invincibles.

— Mais si, c'est votre guerre ! insista Lamberton. Les îles font désormais partie de l'Écosse et vous êtes des sujets écossais, même si certains d'entre vous refusent de l'admettre.

Il y eut quelques ricanements dans l'assistance. À l'instar de Tor, la plupart des hommes de la région se considéraient comme des Islanders et non comme des Écossais.

— Un jour ou l'autre, vous devrez choisir votre camp, insista Lamberton.

Tor lui adressa une moue ironique et répliqua :

— C'est vrai que Bruce et vous changez de camp si souvent qu'on a du mal à vous suivre.

L'évêque se raidit et son visage rond s'empourpra.

— Je me bats pour l'Écosse, rétorqua-t-il.

— Oui je sais, et Bruce se bat pour n'importe quel parti pourvu que ce ne soit pas celui de Comyn. On pourrait en dire autant de MacDonald, ici présent, et de son ennemi juré MacDougall. Je comprends bien les subtilités de la politique écossaise. Ce qui m'échappe, c'est l'intérêt qu'aurait mon clan à s'engager d'un côté ou de l'autre aujourd'hui. En dépit de votre armée secrète, rien ne dit que vous en sortirez gagnants.

Il fit la sourde oreille aux murmures de protestation dans la salle. Avant de s'embarquer dans une guerre de lèse-majesté, ces hommes avaient besoin d'entendre la vérité.

— Je n'aime ni le roi Édouard ni John MacDougall, précisa-t-il. Mais ils font de puissants ennemis.

— En effet, intervint MacDonald. Ils deviennent plus puissants de jour en jour. Si vous ne faites rien, vous sentirez bientôt le joug d'Édouard, même sur Skye. Il est peut-être loin, mais ce n'est pas le cas de son nouveau laquais, MacDougall.

— Raison de plus pour ne pas les provoquer, objecta Tor.

Même si ses sympathies penchaient du côté d'Angus Og MacDonald, il avait soigneusement évité de prendre parti dans la querelle entre les deux parents. Il ne tenait pas à se retrouver dans le collimateur de John MacDougall. Il avait des questions plus urgentes à régler. Malheureusement, Nicolson n'était pas encore arrivé.

Lamberton changea de tactique, espérant faire baisser un peu la tension croissante.

— Nous pouvons rendre notre offre plus alléchante, proposa-t-il à Tor. Fraser a deux filles à marier. Elles sont toutes les deux très belles et apportent de belles terres en dot.

— Des terres qui ne vaudront plus rien si vous perdez, répondit Tor du tac au tac. Édouard dépossédera tous ceux qui se sont battus contre lui de leurs terres et de leurs titres, après les avoir débarrassés de leur tête. Je préfère garder la mienne.

— Il n'a pas tort, s'esclaffa MacSorley. Édouard commence à avoir une jolie collection de têtes écossaises ornant les grilles de ses châteaux.

MacDonald adressa un regard noir à son écuyer, qui parut s'en soucier comme d'une guigne.

Tor avait été marié une fois et n'était pas pressé de remettre ça. Il avait déjà deux fils, Murdoch et Malcolm. Son épouse était morte huit ans plus tôt en mettant au monde le second. Les garçons faisaient actuellement leur apprentissage comme pages sur l'île de Lewis.

S'il se mariait à nouveau, ce serait pour sceller une alliance sur le front des côtes occidentales, en Irlande ou sur l'île de Man, afin d'augmenter le prestige et la puissance de son clan. La fille d'un aristocrate écossais ne représentait aucun intérêt pour lui. Toutefois, pour ne pas froisser Fraser, il lui déclara :

— Je vous remercie. Je ne doute pas que vos filles soient très belles, mais je ne souhaite pas reprendre femme.

Fraser hocha la tête, mais Tor pouvait voir que son refus hâtif avait froissé l'orgueilleux aristocrate. Quelque chose le dérangeait chez ce vieux guerrier. Son regard était trop brûlant. Ce genre d'émotion était dangereux. Elle n'avait pas sa place sur un champ de bataille, pas plus que dans une salle du conseil. Un bon chef et un bon guerrier se devaient de rester froids et maîtres de leurs émotions.

MacDonald lança un regard amusé à Tor. Sa colère semblait s'être calmée.

— Peut-être changerez-vous d'avis en les voyant ? lança-t-il.

— Je n'ai qu'un avis, répondit Tor.

Contrairement à son frère, il ne laisserait jamais une femme, aussi belle soit-elle, le détourner de son devoir.

— Il vous faudra trouver quelqu'un d'autre pour mener votre armée secrète de Highlanders, conclut-il.

Au cours du long voyage du Stirlingshire à Islay, Christina était presque parvenue à se convaincre que son sort n'était pas si dramatique. Peut-être que Tormod MacLeod (elle avait appris le nom du chef auquel son père voulait la marier) n'était pas une brute mais un fringant et galant chevalier.

Toutefois, dès son arrivée à Finlaggan, elle avait dû se rendre à l'évidence. C'était encore pire que ce qu'elle avait imaginé. Bien pire. Elle n'avait jamais vu autant d'hommes terrifiants à la fois. Non, ce n'étaient pas des hommes, mais des guerriers. Ces Islanders semblaient avoir passé leur vie à se battre. C'était dans leur sang et dans leurs os, depuis leurs visages féroces striés de cicatrices jusqu'à leur taille immense.

C'était surtout cette dernière qui l'impressionnait.

Même sans cotte de mailles (leurs corps n'étaient pratiquement pas protégés), ils étaient nettement plus grands et plus larges d'épaules que les hommes des Lowlands. Ils mesuraient tous plus d'un mètre